

LES
SAVANTISSIMES

EMMANUELLE
KECIR-LEPETIT

Enquête sur Leonard



Le Pommier

Enquête
sur LÉONARD

Des études littéraires, une imagination pétillante, de la rigueur dans les recherches documentaires, une plume légère, précise et débordante d'imagination, **Emmanuelle Kecir-Lepetit** possède tous les ingrédients nécessaires pour faire découvrir et apprécier les parcours et personnages scientifiques aux jeunes lecteurs. Auteur pour la jeunesse depuis 2010, elle aime traverser les genres et les époques.

Illustration de couverture : Adeline Pham
Composition : Nord Compo

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2019
ISSN : 1776-5714
ISBN : 9782746517950
Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : – 1^{re} édition : mai 2019
Une maison de Humensis 170 *bis*, bd du Montparnasse
75680 Paris Cedex 14
www.editions-lepommier.fr

Emmanuelle Kecir-Lepetit

Enquête sur LÉONARD

les Savantissimes



Le Pommier

*« Je doute, ô Grecs, qu'on puisse faire le récit de mes exploits,
Quoique vous les connaissiez,
Car je les ai faits sans témoin,
Avec les ténèbres de la nuit pour complice. »*

Ovide, Métamorphoses

Avertissement de l'auteur

La plupart des choses que vous entendrez dans la bouche de Léonard de Vinci, en lisant ce récit, sont tirées des notes qu'il a écrites dans ses carnets (ceux que l'on a retrouvés). Je me suis juste autorisée à certains moments à les formuler dans un langage simplifié, pour permettre aux lecteurs de le comprendre plus facilement.

La malle aux miroirs

Je commence ce journal, en cette nuit du 10 novembre 1573, pour appeler au secours. Je ne sais encore à qui je le ferai lire et j'espère que je trouverai une oreille pour m'entendre. Mais c'est de la plus haute importance. Le temps presse, l'irréparable a peut-être déjà eu lieu. J'écris, à la lueur de ma chandelle, dans le secret de ma chambre. Ma plume crisse sur le papier et je prie pour qu'aucun bruit ne réveille mes parents et surtout sieur Lelio Gavardi, mon précepteur, qui loge dans la pièce voisine de la mienne. Car s'ils venaient à découvrir ce cahier, c'en serait fini de mes espoirs – de mon dernier espoir.

Je m'appelle Francesca Melzi et j'ai douze ans. Ne riez pas. Ne repoussez pas ce journal, même s'il est l'œuvre d'une enfant. L'affaire est grave et si vous avez la patience d'écouter mon récit, votre front se plissera, votre cœur se serrera, j'en suis sûre, quel que soit votre âge. Je sais que je suis bien jeune pour oser prendre la parole et surtout bien insolente pour me mêler des affaires des adultes, alors que je ne suis qu'une jeune fille – hélas, oui, une fille ! Mais parfois les adultes se trompent. Parfois, les adultes font des

bêtises. Sous mon toit, actuellement, et je tremble en l'écrivant, se déroule une énorme bêtise. Un crime ! Quand vous comprendrez de quoi il s'agit, ne blâmez pas mes parents. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Tout est de ma faute. Et c'est donc à moi de tenter de réparer ma lamentable erreur et de sauver ce qui peut l'être encore.

Tout a commencé il y a dix jours, un dimanche brumeux de début novembre. Je m'ennuyais. Mon père, messer¹ Orazio Melzi, était parti à la chasse avec des amis gentils-hommes et ma mère, Giuletta, était occupée au salon avec quelques compagnes. Le dimanche est le jour de congé de mon précepteur, Lelio, qui s'était absenté, et de ma gouvernante. Personne donc n'était là pour me divertir ou m'instruire. Le temps maussade n'invitait pas à aller se délasser au parc. L'automne, dans les environs de Milan, est une saison maudite !

Ah oui j'oubliais : les faits que je vais vous signaler ont lieu au château Melzi, à Vaprio d'Adda, à quelques lieues de Milan. Faites quelque chose avant qu'il soit trop tard !

L'oisiveté me mena jusqu'à la chambre de feu mon grand-père. Cela faisait longtemps que je n'y avais pénétré. Depuis sa mort, il y a trois ans, en 1570. Pourquoi ai-je voulu soudain revoir ces murs où j'avais passé, étant petite, de si tendres heures, perchée sur les genoux de mon grand-père à écouter ses étranges histoires, à regarder ses étranges dessins ? Je l'ignore. Le chagrin après sa mort m'en avait tenue éloignée. Et tous les moments que j'avais passés avec lui

s'étaient dissous dans mon esprit, ne formant plus qu'un vague souvenir, une brume indistincte mais heureuse qui venait envelopper mon cœur, les jours de solitude, et le réchauffer. Ce jour-là, j'ai voulu revoir le lieu où avait vécu mon grand-père, Francesco Melzi. J'ai voulu écarter le voile du souvenir, croyant retrouver intact mon bonheur ancien.

La chambre était à l'abandon. J'écartai les tentures pour y faire pénétrer la lumière – mais le jour, avare, ne créa qu'un clair-obscur. Par la fenêtre, je laissai mon regard dériver sur les prés où l'Adda, gorgée par les pluies d'octobre, rageait en gros bouillons, plus loin sur les collines escarpées de Lombardie et tout là-bas, les contreforts bleutés des Alpes. Puis je me retournai. Rien n'avait changé. Le lit, la commode, l'armoire, le bureau. Tout était là. Un seul être manquait. Un triste et doux sourire se peignit sur ma figure. C'était bon de retrouver mes souvenirs mais terrible à la fois. Tout était là, sauf le bonheur enfui.

Dans cette chambre, à présent, je me sentais empruntée, maladroite. Après être restée immobile un long moment, je m'approchais du lit, que j'effleurais du doigt. Puis du bureau, recouvert d'une épaisse couche de poussière. Mes parents, non plus, ne semblaient pas s'être intéressés à ces lieux depuis longtemps. Le meuble était nu. Tous les objets et les papiers qui l'encombraient autrefois – en tous cas, dans mes souvenirs – avait été ôtés. J'ouvris les tiroirs. Vides. Où étaient les affaires de mon grand-père ? Je me rappelai soudain que sa chambre donnait sur une autre pièce, très

vaste, formant avec elle un véritable appartement. Je m'y dirigeai. La porte grinça sur ses gonds, mais de l'autre côté je ne découvris à nouveau qu'un autre espace nu, vidé lui aussi de tout son contenu. Mon cœur se serra en songeant que peut-être mes parents s'étaient débarrassés de toutes les possessions de mon grand-père. Mais non, c'était impossible. Ils n'auraient pu faire *ça* ! Où était-ce alors ? Un seul endroit possible. Le grenier...

Je gravis donc les marches de l'escalier, toujours plus étroit, menant au dernier étage de la maison. J'avais pris soin de m'équiper d'une chandelle car je sais que là-haut, tout est très sombre. La flamme, quand je poussai la porte du grenier, vacilla entre mes doigts. Ce lieu, peuplé des vieilles armures de mon arrière-grand-père – capitaine de l'armée du roi Louis XII – ne m'avait jamais semblé très rassurant. Je ne craignais pas tant rencontrer un fantôme, j'ai passé l'âge de telles fables, mais des araignées, ou pire... un rat.

Dans la pénombre, j'avancais en tâtonnant. Je sentis un frais courant d'air passer sur mes joues, une lucarne devait bâiller. Tout était silencieux. La lumière de ma bougie se refléta sur une silhouette métallique dressée contre le mur. Sa lance, baissée, semblait indiquer un point perdu dans les profondeurs de la pièce, vers la gauche. Je m'y orientais, le cœur battant, n'y voyant pas grand-chose, quand mon pied buta contre un objet noir et dur au sol. Je laissai échapper un cri puis baissant mon bougeoir, m'aperçut qu'il s'agissait d'une simple malle. Des dizaines d'autres étaient posées,

à ses côtés et sur plusieurs rangées, formant comme un troupeau immobile tapi dans l'obscurité. Alors tout me revint. Ces malles, je les connaissais. Elles étaient entreposées autrefois dans l'appartement de Francesco. J'avais retrouvé les affaires de mon grand-père ! Personne ne les avait jetées !

Émue, je m'agenouillai pour ouvrir la première – celle contre laquelle mon pied avait buté. Je constatai avec soulagement qu'elle n'était pas verrouillée. Il me semblait me remémorer que toutes ces malles pouvaient se fermer à l'aide d'un mécanisme compliqué et ne se rouvraient alors qu'à l'aide d'un code, que mon grand-père m'avait peut-être enseigné, mais que j'avais depuis oublié. Je soulevai donc le couvercle, simplement rabattu et approchant ma bougie, me penchai, tout sourire, vers la gueule béante du coffre – l'horreur me sauta au visage.

Je poussai un hurlement, me rejetai en arrière. Ma chandelle roula sur le plancher. La tête entre les genoux, il me fallut un long moment pour apaiser ma respiration et me convaincre que ce que j'avais vu n'était pas vivant. Ce n'était que des dessins tracés sur du papier. Finalement, reprenant ma bougie qui, Dieu merci, ne s'était pas éteinte et m'armant de courage, je revins vers la malle. Mes doigts plongèrent vers les feuilles amoncelées – combien y en avait-il ? Plus de cent certainement ! Était-ce l'œuvre de mon grand-père ? J'en retirai un bon tas, fermai les yeux, pris une grande inspiration et les rouvris. Alors je regardais.

Les dessins représentaient des morceaux de corps humain lacérés, à la peau écorchée, exposant leurs os, leurs muscles, leurs veines. Épaules, bras, jambes, cou, pieds, mains, joues déchiquetées, affichant le triste rictus de la mort... Je n'avais jamais rien vu de tel. Qui avait fait ça ? Pourquoi ? Et surtout comment : en fouillant dans des cadavres ? Était-ce l'œuvre d'un fou ? d'un criminel ? Plus je tournais les pages, plus l'horreur grandissait. Maintenant je voyais des poitrines ouvertes, des ventres béants, entrailles offertes, et même... des sexes. Un moment, rougissante, je détournai les yeux. Mais à la fois écoeurés et fascinés, ils revinrent vite se fixer sur les planches. Ces dessins étaient horribles mais saisissants de vérité. Ils montraient tout, sur plusieurs plans. De face, de profil, du dessus, du dessous. Il y avait même des vues rapprochées, comme si on avait observé certains organes de très près, ou avec une lunette grossissante. Du texte accompagnait les images. J'inclinai ma chandelle pour le lire : incompréhensible ! Dans quelle langue étrange cet écrit avait-il été composé ? Pas en latin, j'en étais sûre. Mais je ne reconnaissais pas non plus l'italien. Ni le français ou l'allemand. Toutes ces langues, mon précepteur me les avait enseignées. Était-ce... du turc ? Qu'importe ! Il faudrait que je résolve cette énigme plus tard. Pour l'heure, je brûlais à présent de découvrir le contenu des autres malles, le feu de la curiosité s'était emparé de moi.

Dans la seconde malle, je trouvais d'autres dessins qui n'avaient rien à voir avec les premiers. Ils représentaient

toutes sortes d'espèces de plantes et de fleurs, tracées avec un soin extrême. J'en reconnus plusieurs qui poussaient dans nos collines – et dont j'ignorais le nom ! Les pétales, les nervures des feuilles et jusqu'aux étamines poudrées de pollen étaient rendus à la perfection. Émerveillée, je feuilletai des dizaines et des dizaines de pages, avec l'impression d'avoir plongé les mains dans un grand bouquet odorant. Était-ce la même personne qui avait dessiné ici des intestins et des os sciés, là les merveilles de nos champs ? Sans doute, car les mêmes textes mystérieux accompagnaient chaque dessin. Comment cela était-il possible ? Qui était cette personne ? Mon grand-père ?

Pendant plus d'une heure, je fouillais le contenu des malles. Et mon étonnement alla en s'accroissant. Je découvris une multitude d'autres dessins se rattachant aux sujets les plus variés, des cours d'eau tourbillonnants aux reliefs des montagnes, des planètes lointaines aux oiseaux familiers, des plans d'églises et de palais, des figures géométriques et des visages de femme, des chevaux cabrés et des rouages d'horlogerie, des vieillards grimaçants et de beaux jeunes hommes, et surtout une quantité astronomique de plans de machines, les plus diverses que l'on puisse imaginer, et dont je ne percevais pas toujours bien l'utilité. Enfin, je trouvais, rangés dans les coffres du fond, de nombreux appareils étranges. Tout en les manipulant – en faisant attention à mes doigts car il y avait là aussi des mines de fusain, des compas, des couteaux, une foule d'objets pointus et

tranchants, ainsi que des poudres de toutes les couleurs et des flacons contenant un liquide doré et visqueux qu'après avoir débouchés j'identifiais comme de l'huile (rancie !) – des souvenirs par fragments me remontèrent. J'avais déjà touché certains de ces objets. Je m'étais barbouillée de ces poudres étant petite, sur les genoux de mon grand-père, et j'entendis à nouveau son rire sonner, clair et joyeux, devant mes bouffonneries... comme s'il était là, près de moi.

Le cœur plein de la mémoire du passé, j'ouvris la dernière malle. Elle contenait d'autres papiers, d'autres carnets. J'étais fatiguée, bouleversée, je faillis la refermer de suite et partir, clore la porte du grenier et laisser tous ces mystères concernant mon grand-père là où ils étaient, dans l'oubli. Mais sur le dessus, posé sur les piles de feuilles, gisait un épais volume à la couverture de cuir. Je l'entrouvris, m'attendant à voir encore d'autres dessins et signes indéchiffrables. Mais non. Sur la toute première page je lus ces mots d'italien, tracés dans une calligraphie élégante :

« Pendant quatorze ans de ma vie, je vécus dans les plaisirs et ambitions futiles d'un jeune aristocrate milanais. Jusqu'au soir du 6 décembre 1506. Ce soir-là, un homme arriva à notre château de Vaprio d'Adda, monté sur un cheval noir. Cet homme s'appelait Léonard de Vinci. Il allait changer ma vie et me faire naître une seconde fois.

Moi, Giovan Francesco Melzi, son secrétaire, son apprenti, son disciple – je n'ose dire son fils –, je vais vous raconter

les quelques années que j'ai passées auprès de lui et son histoire, qui fut aussi la mienne. Bientôt mes jours seront comptés et ce récit est mon testament. Avant de mourir, mon maître m'a légué tout son travail – toute l'œuvre de sa vie. Je vous la lèguerai à mon tour, à mon heure dernière. Ne gaspillez pas cet héritage, je vous en abjure, car c'est aussi celui de toute l'Humanité. »

Le récit débutait à la page suivante. Je fus tentée de le dévorer sur le champ mais je vis à l'ombre qui se répandait par la lucarne, que la nuit était tombée. Je calai donc le volume sous mon bras et m'apprêtai à refermer la malle, pour de bon cette fois, quand j'aperçus un objet sur lequel le cahier avait reposé et qu'il m'avait masqué. C'était un miroir, taillé en creux, formé de huit volets. Je le tendis devant moi et, ô stupéfaction, plutôt que de voir mon simple reflet, le découvris démultiplié à l'infini. Comme si ce miroir en contenait des milliers d'autres ! Comme si moi-même j'étais composée de milliers d'autres visages, tous similaires et pourtant différents. Prise de vertige, submergée d'émotions, je serrai le miroir et le cahier de mon grand-père contre mon sein et redescendit jusqu'à ma chambre, laissant la malle et la porte du grenier grandes ouvertes.

Ce fut là ma première erreur.

2

La dispute

Ma seconde erreur, je la commis le soir même, au souper. En redescendant, j'eus à peine le temps de remiser mon butin dans ma chambre que la cloche annonçant le repas se mit à tinter. Je n'avais guère faim et bien davantage l'envie de me plonger dans les mémoires de mon grand-père, mais la bienséance m'interdisait de ne point paraître à table. Je réarrangeais donc les plis de ma robe, tentais de discipliner mes cheveux et lavais mes mains avec l'eau du broc et un morceau de savon – mais j'eus beau frotter, des traces sombres, violacées, demeurèrent sous mes ongles et au bout de mes doigts. Sans doute le contact de ces étranges pierres sombres et friables que j'avais trouvées au fond d'une des malles. Tant pis, j'avais déjà trop tardé !

En pénétrant dans la salle à manger, j'allai saluer d'une révérence les convives que mes parents recevaient ce soir-là – il s'agissait des gentilshommes invités à la chasse par mon père et leurs épouses. Je ne connaissais pas tous leurs noms mais j'avisais avec plaisir le comte et la comtesse Arconati, et leur fils Galeazzo qui avait à peu près mon âge et dont j'appréciais de longue date la compagnie. Le cardinal Borromeo

était aussi présent ; il conversait avec mon précepteur, Lelio, revenu de son congé – le chapitrant comme d’habitude sur les leçons de moralité qu’il jugeait bon de m’inculquer. Réprimant un soupir, j’allais m’asseoir en bout de table, à la place réservée aux enfants.

Ma mère, bien qu’installée à une certaine distance, remarqua aussitôt mes mains souillées et me lança un regard courroucé – je les cachai sous la nappe. Le repas me parut durer une éternité ; le babillage de mes voisines ne réussit pas à me dérider. La seule chose qui me divertit un peu fut la mine de Galeazzo, qui ne cessa de s’allonger à mesure que défilaient les plats. Il était assis, hélas trop loin de moi pour que je puisse lui parler, à côté de mon précepteur qui devait l’entretenir de choses fort sérieuses. De toute façon, je n’étais guère d’humeur à bavarder. Toutes mes pensées revenaient sans cesse à la trouvaille que j’avais faite, à mon cher grand-père et cet étrange héritage qu’il nous avait légué. Héritage qui moisissait à présent dans un grenier !

Les derniers mots de l’introduction de son cahier, notamment, ne cessaient de me tourner dans la tête. « Ne gaspillez pas cet héritage, je vous en abjure, car c’est aussi celui de toute l’Humanité ». Rien que cela ! Les mots étaient pompeux. Ils me surprenaient car mon grand-père avait toujours fait preuve d’une distance amusée face aux gens et aux circonstances, d’une certaine nonchalance – raison pour laquelle la petite fille rebelle que j’étais, que je suis peut-être encore, le tenait en si grande estime. Francesco Melzi avait

dû aimer très fort son « maître » pour utiliser un tel langage. Mais d'ailleurs, qui était-il, ce maître ? Un grand savant, à n'en point douter. Mon précepteur, qui m'enseignait les sciences et les arts, ne m'en avait pourtant jamais parlé.

Juste avant le dessert, n'y tenant plus et faisant fi de la loi immuable voulant que des enfants n'interrompent de leurs sottises questions la conversation sensée des adultes, je demandai, à brûle-pourpoint, d'une forte et claire voix :

— Qui était Léonard de Vinci ?

Le silence tomba sur la table et toutes les têtes se tournèrent vers moi. J'eus l'impression d'avoir prononcé une grossièreté. À l'expression d'abord surprise, puis gênée, que firent les convives, je compris pourtant que tout le monde savait de qui je parlais. Je vis les sourcils du cardinal Borromeo se froncer, puis tous les regards dériver l'un après l'autre vers mon père, Orazio, qui avait quant à lui baissé les yeux sur son assiette. Il finit par se racler la gorge et me répondre, d'une voix assourdie.

— C'était un peintre, ma fille.

— Un impie² ! ajouta vivement le cardinal, en roulant en boule sa serviette.

— Un grand peintre, murmura de son côté le comte Arconati.

Je me tournai vers mon précepteur :

— Un peintre ! Mais s'entend Lelio, vous ne m'avez jamais parlé de lui !

L'intéressé se défendit en tendant le cou – qu'il avait un peu à la manière des poulets :

— Chère enfant, nous n'en sommes qu'à l'étude des artistes du premier Quattrocento³, et Léonard faisait partie de la fin de siècle.

L'emploi d'un simple prénom, pour désigner quelqu'un dont on m'avait toujours passé le nom sous silence, m'intrigua. Je persévérerai donc :

— Pourtant, vous m'avez déjà parlé de Raphaël, de Michel-Ange, de Titien, et tous appartiennent à notre siècle !

Mon précepteur lança un œil désesparé au cardinal et celui-ci prit la parole :

— C'est que Léonard de Vinci a commis très peu de tableaux, dont la plupart restèrent d'ailleurs inachevés ou déplurent à leurs commanditaires tant ils étaient scandaleux, ce qui lui valut de nombreux procès ; et les quelques-uns qu'il eut la fantaisie de peut-être terminer il les emporta avec lui en France lors de son exil, où ils sont restés, Dieu merci.

— Cher cardinal, désolé de vous contredire, intervint alors la voix grave du comte Arconati, mais je soutiens pour ma part que Léonard est le plus grand artiste qu'ait jamais produit notre pays.

Des murmures divers, certains de protestation, d'autres d'assentiment, s'élevèrent autour de la table. Le comte Arconati haussa le ton pour couvrir le brouhaha :

— Même s'il n'eut pas le temps, ou l'envie, d'achever nombre de ses tableaux, ses cartons, ses dessins et les